

comprise en tant que dimension de la lutte des classes révolutionnaire. Et pourtant, dans un premier moment, on est resté trop souvent dans l'affirmation du seul caractère « armé » de la révolution ; en conséquence, les thèses débrayistes ne pouvaient pas trouver un terrain favorable : la stratégie révolutionnaire était réduite à la stratégie de la lutte armée, le prolétariat était condamné au réformisme chaque fois que la guérilla n'était pas à l'ordre du jour.

C'est d'ailleurs ce qui se passe ou du moins ce qui se passait jusqu'à la « renaissance » du mouvement ouvrier latino-américain au cours de l'année 1968 : une bonne partie de la jeunesse militante quittait ces dernières années les rangs des partis « révisionnistes » pour aller à la recherche de cette « lutte armée anti-impérialiste » sans contenu défini de classe, laissant finalement la direction du prolétariat aux réformistes et aux jaunes. Les avant-gardes conscientes de la nécessité d'un travail révolutionnaire en direction de la classe ouvrière ont rencontré jusqu'à maintenant d'innombrables difficultés sur leur chemin : non pas que la classe ouvrière latino-américaine soit « privilégiée » ou même « embourgeoisée » (ce que le « réveil » de 1968 s'est chargé de démentir) mais en raison, d'une part, du rôle néfaste des bureaucraties réformistes traditionnelles, et d'autre part, en raison de cet énorme retard théorique régnant au sein de la gauche en Amérique latine. Le débrayisme venait « théoriser » cette incapacité de la gauche à comprendre les phénomènes sociaux en termes de classe. Il apportait de l'eau au moulin de ceux qui parlent de « révolution populaire », en espérant que les avant-gardes petit-bourgeoises radicales puissent de nouveau (comme à Cuba) devenir spontanément une avant-garde prolétarienne et socialiste. Sur ce point-là, il faut le dire, Cuba est l'exception et non la règle. Il y a eu adhésion du prolétariat à la révolution malgré l'inexistence de parti révolutionnaire, malgré l'hégémonie des réformistes au sein du mouvement ouvrier, malgré le peu d'attention accordée par la guérilla aux luttes ouvrières. Aujourd'hui, l'ennemi n'agit plus sous le signe du spontanéisme : à la première tentative révolutionnaire, on oppose les efforts conjugués de l'impérialisme et de toutes les bourgeoisies latino-américaines. Cela signifie que la subsistance même d'un foyer de guérilla dépend maintenant de la capacité des révolutionnaires à mobiliser, dès le début, un potentiel de lutte beaucoup plus grand de toutes les classes exploitées. Cela suppose une dépendance mutuelle chaque fois plus grande entre la lutte dans la campagne et la lutte dans les centres vitaux de la vie économique et politique, les villes. La coordination de toutes les formes de lutte, aussi bien ouvrières que paysannes ou étudiantes ne peut se faire sans un parti révolutionnaire qui soit capable de les combiner non seulement à l'échelle nationale, mais sur le plan continental.

Nous disons d'ailleurs « continental » parce que c'est peut-être à ce niveau que les problèmes les plus aigus de coordination se poseront. Mais nous croyons qu'il faut dépasser cette conception « tiers mondiste » qui veut opposer les luttes latino-américaines à celles des pays capitalistes développés d'Europe, des Etats-Unis et aussi à la révolution politique dans les Etats ouvriers bureaucratés. Le « tiers-mondisme » se fonde sur une vision non-classiste de la révolution en Amérique latine elle-même : on partage le monde en pays « développés » (impérialistes) et « sous-développés » ou dominés. Il s'agirait de mener une lutte de « libération nationale » pour libérer les pays dominés de l'impérialisme. Or, ce dernier n'est pas une catégorie abstraite dans le « Tiers-monde » ; il n'existe que par la voie des classes dominantes « nationales ». Les pays « développés » eux aussi, ne sont pas un « tout » cohérent, participant tout entier au pillage impérialiste. Mai 1968 a été pour beaucoup de latino-Américains la découverte qu'il existait encore des classes et une lutte des classes en Europe occidentale. Au fur et à mesure qu'on découvre (chez soi